ÉVÊCHÉ DE MONTRÉAL,

Le 22 novembre 1850.

Monsieur

La Présente est pour vous annoncer que vous recevrez, dans le cours de la semaine prochaine, une visite dont je crois devoir vous faire connaître d'avance le but. En deux mots, il est question de vous mettre à contribution. pour l'Evêché maintenant en construction.

Avant tout, je vous observerai que l'établissement d'un Evêque dans cette ville n'a rien coûté à ses habitants, à part la donation d'un terrain par l'Honorable D. B. Viger, et la souscription particulière de quelques citoyens.

Mon Prédécesseur, d'heureuse mémoire, en fesant l'établissement actuel, dut donc se restreindre dans des dimensions fort étroites. Aussi cet édifice est-il insuffisant, depuis plusieurs années, à cause du grand concours de Prêtres et de Laïques, qui y arrivent journellement, pour leurs devoirs religieux ou pour les affaires Ecclésiastiques. Au concours du Clergé et des Fidèles se joint, assez souvent, celui des Evêques étrangers qui daignent honorer notre ville de leur visite, et relever, de leur présence, la splendeur du culte Catholique.

Maintenant, avec la meilleure volonté du monde, il m'est impossible de remplir un des devoirs de l'Episcopat, celui d'exercer une honnête hospitalité, comme devrait le faire l'Evêque d'une ville, telle que Montréal. D'ailleurs, je sens le besoin qu'il y a ici pour l'Evêque de cette grande ville de s'entourer d'un bon nombre de Prêtres, capables de faire honneur à la Religion et à la Patrie. Tout cela demande un local plus spacieux et plus décent que l'Evêché actuel. J'aime beaucoup à être pauvre pour moi ; mais, je vous l'a-

A. Papineau Ev.

voue, un peu d'aisance en faveur des autres ne me déplait pas.

Ces divers motifs me portèrent, l'an dernier, à accéder aux pressantes sollicitations qui m'étaient faites depuis longtemps par les amis de l'Evêché ; et j'acceptai leurs oblations volontaires, au moyen desquelles s'est fait, l'extérieur du nouvel Evêché, qui ne fera pas, je crois, deshonneur à cette ville. Peut-être même paraîtra-t-il à quelques-uns trop splendide. Mais je dois vous avouer ici qu'en cela j'ai cédé à une pensée de patriotisme et de charité ; car j'ai eu uniquement en vue de donner au talent de l'ouvrier du Pays une occasion solennelle de se développer et de se montrer, en même temps que je croyais faire une bonne charité, en faisant gagner du pain à de bons pères de famille, à des hommes laborieux qui autrement seraient demeurés sans ouvrage. Je me serais bien passé de ce splendide ; et j'aurais à coup sûr préféré quelque chose de plus simple et de plus analogue à mes goûts particuliers. Mais j'ai cru que je devais avoir égard aux raisons d'intérêt public et d'honneur national ; d'autant plus que, jusqu'ici, l'Evêché n'a pas mis un sou sur cette bâtisse, qui est uniquement l'œuvre des souscriptions de nos Campagnes. Car on y a compris que, si une Paroisse doit loger son Curé et ses Vicaires, un Diocèse doit loger son Evêque et ses Auxiliaires.

Si ces considérations vous paraissent de quelque poids, veuillez bien m'accueillir favorablement, dans la personne de mon digne Coadjuteur, qui, comme vous le savez, est un autre moi-même ; et qui se présentera, ces jours-ci mêmes, pour recevoir votre contribution à cette Œuvre, qui, ce semble, doit être l'Œuvre de la ville, aussi bien que celle de la campagne.

Je suis bien sincèrement,

M

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

+ Ig. Ev. de Montréal.